

«Lettre au fils»
Une lecture de F. Kafka, *Psypropos* – Novembre 1995
Bernard Brutinaud

C'est sur l'invitation de Jean-Pierre Holtzer que j'ai été amené à préparer une intervention pour des journées intitulées: «Figures du Père». J'étais alors sous le coup de la lecture d'un texte de Franz Kafka, *Lettre au père*, qui me paraissait, en raison de son adresse, s'offrir de lui-même comme axe d'étude.

Ce qui m'avait interrogé, à une première lecture, c'était la dureté du propos, sa portée de mise à mort textuelle de la figure du père, à l'issue d'un réquisitoire serré qui constitue un véritable procès de F. Kafka à son père.

D'autre part, un intérêt déjà ancien porté aux travaux de P. Legendre sur la transmission généalogique (1) et sur la question du père (2) me semblait pouvoir trouver sa concrétisation à l'occasion de ce travail.

J'écrivis donc l'argument suivant dont je vous donne lecture : «En Novembre 1919, F. Kafka rédige une lettre à l'intention de son père [...]. Mais elle ne fut jamais remise à son destinataire. Elle s'interrompait, dans sa rédaction, sur ces mots: «Inapte à vivre, voilà ce que tu es ... » Cet énoncé, laissé en attente, paraît avoir eu valeur d'oracle pour F. Kafka qui décédera cinq années plus tard. Cette lettre au père est aussi présentée par son rédacteur comme une plaidoirie d'avocat. Pièce versée au dossier de quel procès et sous quel chef d'accusation? Quelle dette ou créance non honorée serait-elle visée par cette missive?

Ne s'agirait-il pas d'une «créance généalogique» pour reprendre une expression de P. Legendre? Et si, derrière la figure du père, se dissimulait le fils? C'est ce que nous tenterons d'explicitier par la lecture de cette lettre restée en souffrance.»

Mais revenons au choix de mon titre: «Lettre au fils». L'inversion de l'original – père devenant fils – vise à résumer brièvement l'adresse impossible de cette lettre dont le fameux rêve rapporté par S. Freud dans la *Traumdeutung* («père, père, ne vois-tu donc pas que je brûle?») pourrait nous donner quelques éclaircissements.

De plus, la lettre nous informe, même si c'est de manière partielle («Ceci est une lettre d'avocat» dira F. Kafka), sur la personnalité de Hermann Kafka, père de Franz, et nous indique en quoi celui-ci n'a pas cédé sa place de fils, laissant son propre fils comme sans place, ou, pire, le situant à la place de son propre père avec lequel il semble avoir eu quelques comptes à régler. Ce qui n'aurait pas fonctionné là, c'est le mécanisme que P. Legendre désigne sous le terme de «permutation symbolique» des places.

Mon intention première était donc de m'engager dans une lecture critique de ce texte afin d'en saisir les points convergents avec les travaux de P. Legendre. Mais les choses ne vont jamais tout à fait comme on le souhaite, et c'est tant mieux. Par curiosité, je cherchai à savoir ce que d'autres avaient écrit sur l'œuvre et la vie de F. Kafka et croisai, chemin faisant, des travaux aussi érudits que ceux de Marthe Robert ou de Maurice Blanchot, pour ne citer que ces deux-là. Je fus rapidement submergé par la quantité de références bibliographiques et, au bout du compte, détourné de mon objet de départ.

C'est le résultat de ce détour que je vais porter à votre attention aujourd'hui. Du contenu de cette lettre, écrite en Novembre 1919, je ne vous dirai que peu de choses, vous laissant la charge d'en faire la lecture attentive. Notons cependant qu'il s'agit d'une lettre gigantesque de quarante-quatre feuillets dactylographiés, dont la frappe s'interrompt sur ces

mots, mis dans la bouche du père: «Inapte à vivre, voilà ce que tu es ... », et dont la dernière page, manuscrite, laisse supposer qu'un temps de latence précéda sa rédaction finale. Retenons aussi son caractère de manifeste autobiographique à valeur tendancieuse, car soulignant la destructivité du père sur son fils. Pour le coup, ce terme de manifeste me paraît devoir être entendu dans le sens que lui donne S. Freud dans la *Traumdeutung*, c'est-à-dire à latent. C'est cette latence que je vais tâcher de repérer avec vous.

Pour cela, il est nécessaire de préciser les circonstances dans lesquelles fut rédigée cette lettre. Circonstances que l'on pourrait, prolongeant l'analogie avec le rêve, assimiler à des restes diurnes. A la date qui nous intéresse, octobre 1919, F. Kafka était âgé de trente six ans et avait rencontré quelques mois auparavant (en Février 1919) Julie Wohryzek, juive d'origine modeste, lors d'un séjour de repos à Schelesen. Il lui avait rapidement proposé le mariage, puis avait renoncé in extremis à ce projet. C'est celui-ci qui avait déclenché la fureur paternelle décrite par F. Kafka dans sa lettre. Cette lettre ne fut jamais remise à son destinataire, mais F. Kafka en fit la lecture à sa soeur Ottla, puis à sa mère, cette dernière lui déconseillant de la remettre au père. Quelques mois plus tard, il la fit lire à Milena Jesenska, à qui il en confia la garde. «Je t'enverrai demain ma lettre au père. Garde-la bien, il se pourrait que je veuille tout de même la lui donner un jour. Ne la laisse lire si possible à personne. Et, en la lisant, comprends toutes les ruses d'avocat, c'est une lettre d'avocat» (3).

Cette lettre, destinée au père, reste donc en souffrance, en dépôt auprès de femmes, donc en ce lieu dont il est évident qu'il constitue pour F. Kafka ce que P. Legendre désigne sous le terme – repris à Bachofen – de *Muttertum*, lieu de la référence maternelle.

En 1917 F. Kafka avait écrit: «Le talent que j'ai pour décrire ma vie intérieure, vie qui s'apparente au rêve, a fait tomber tout le reste dans l'accessoire ... » (4). Propos qui vient à point nommé soutenir mon idée de recherche d'un contenu latent du texte-rêve.

Mais, puisqu'à travers son écriture c'est aussi à l'homme et à son destin que je m'intéresse, il est utile, pour mon propos, de donner quelques repères biographiques. F. Kafka est né le 3 Juillet 1883 à Prague, ville qu'il ne quitta qu'en de rares occasions, même s'il caressa, lors de sa jeunesse, le souhait de s'en extraire. Il écrit à ce sujet en 1902: «Prague ne nous lâchera pas [...] cette petite mère a des griffes» (5).

F. Kafka ne mentionne ses ancêtres qu'une seule fois, dans son *Journal* (6). A propos de ses ascendants côté maternel, dont il revendique l'influence prééminente sur la formation de son caractère, il note en 1911: «Je m'appelle Amschel en hébreu, comme le grand-père de ma mère du côté maternel; il est resté dans le souvenir de ma mère qui avait six ans quand il est mort, comme un homme très pieux et très savant portant une longue barbe blanche. La mère de ma mère mourut prématurément du typhus. A partir du jour de cette mort, la grand-mère devint mélancolique, refusa toute nourriture, ne parla plus à personne; une fois c'était un an après la mort de sa fille, elle alla se promener et ne revint plus, on retira son corps de l'Elbe. L'arrière grand-père était un homme plus savant encore que le grand-père [...]. Il avait quatre fils, tous moururent jeunes, excepté le grand-père de ma mère. Celui-ci avait un fils dont ma mère se souvenait comme de Nathan, l'oncle fou, et une fille, la mère de ma mère précisément.»

La branche maternelle apparaît donc comme typiquement inscrite dans la tradition juive, religieuse, mais aussi commerçante et teintée d'une certaine originalité. Notons que c'est grâce à l'argent de sa fiancée, Julie Lôwy, fille d'un riche brasseur, que Hermann Kafka, père de Franz, va ouvrir à Prague un commerce de mode.

Hormis sa vigueur de caractère et sa constitution robuste décrites dans la lettre au

père, on sait de Hermann Kafka qu'il naquit en 1852 à Wossek, petit village d'à peine cent habitants. La branche paternelle de la famille était extrêmement modeste et les propos prêtés au père dans la lettre relatent une enfance et une jeunesse émaillées de nombreuses épreuves physiques et matérielles (7). En 1889, à sa mort, Jakob Kafka, le grand-père de Franz, était le dernier des juifs à être resté dans son village, où il exerçait la profession de boucher.

Ce décalage dans les origines sociales entre les deux branches maternelle et paternelle n'est pas sans évoquer ce que J. Lacan développe dans son article sur « Le mythe individuel du névrosé » (8) où une dette non réglée se transmet de génération en génération.

Notons aussi que, du côté paternel, judéo-tchèque, la langue première était le tchèque mais que du côté maternel, judéo-germanique, l'allemand appris à l'école représentait la langue de l'intégration. Installée dans une ville à dominante linguistique tchèque, la famille Kafka, comme la plupart des familles juives de cette époque, opte pour le modèle culturel de l'Empire de François-Joseph, dont la langue nationale est l'allemand. Mais une particularité des juifs de Prague de cette époque tient à l'usage quotidien qu'ils faisaient d'une langue de moins en moins usitée dans d'autres parties de l'Empire, l'allemand le plus traditionnel, encore appelé: «allemand de chancellerie».

Un commentaire de sa correspondance à F. Bauer, le 7 Octobre 1916, peut nous éclairer sur la position complexe de F. Kafka quant à la référence linguistique: «Du reste pourrais-tu me dire qui je suis en fait. [...] Un cas difficile. Suis-je un écuyer de cirque monté sur deux chevaux? Malheureusement, je n'ai rien d'un écuyer, je gis par terre» (9). Rappelons le contexte de cette réponse. F. Bauer lui avait rapporté l'avis de deux critiques de presse diamétralement opposés: l'un faisait l'éloge de sa haute appartenance à la langue allemande, l'autre le situait comme écrivain de pure tradition juive.

A cet égard, le nom patronymique de F. Kafka n'est pas sans intérêt. Patronyme fréquemment porté par les juifs installés en pays tchèque à l'époque de Joseph II, c'est aussi un nom commun, signifiant choucas. Ce choucas Hermann Kafka l'utilisera comme emblème de son commerce de vêtements situé au centre de Prague. L'intégralité de l'enseigne comporte précisément un choucas perché sur une branche de chêne, ce dernier symbole étant cher aux allemands.

Remarquons au passage que le magasin de Hermann Kafka ne fut jamais la cible des attaques antisémites qui firent pourtant rage entre les années 1897 et 1900, preuve s'il en fût de sa parfaite intégration. Cependant, sur cette honte générée par le nom estampillé au sceau du judaïsme, F. Kafka écrivait à sa soeur Ottla, le 10 Février 1921, alors qu'il venait de subir la vindicte antisémite d'une vieille dame tchèque: «C'est un malheur que l'on ne puisse se présenter tout de suite complètement» (10). C'est-à-dire que l'on doit dissimuler ses origines.

Pour reprendre une expression de Marthe Robert, il y a donc, chez F. Kafka, une véritable «maladie du nom». Le nom évoluera au fil de sa production littéraire vers un anonymat de plus en plus radical au point de se matérialiser par la simple lettre «K», qui viendra désigner « un homme sans qualités » selon le titre du roman d'un auteur contemporain de F. Kafka: R. Musil. A propos de Joseph K., F. Kafka s'auto-cite dans sa lettre au père: «J'ai écrit fort justement au sujet de quelqu'un: il craint que la honte ne lui survive». Or, qu'est-ce qui peut bien survivre à un sujet, une fois le corps disparu, si ce n'est son nom? Nom qui peut prendre la forme d'une inscription sur une pierre tombale, ou encore de nom patronymique transmis à sa descendance, ou enfin de nom d'auteur lié à un texte. Tel sera finalement le cas de F. Kafka dont l'intégralité des manuscrits sera publiée à l'initiative de son

ami Max Brod en dépit de ses derniers souhaits testamentaires lui enjoignant de brûler tous ses textes littéraires et écrits personnels.

Une hypothèse se présente alors: la honte attachée au nom résulterait-elle d'un acte inavouable lié à ce nom, de l'acte transgressif par excellence, l'inceste? Il faut, bien sûr, entendre ici ce terme d'acte au sens où S. Freud en fait usage, c'est-à-dire au sens d'«acte psychique». En somme, F. Kafka serait-il coupable par la pensée? C'est ce que je vais tenter de montrer.

Concernant la culpabilité, un point biographique, à peine cité dans la lettre au père, mérite attention. Il s'agit de la mort en bas âge des deux frères de F. Kafka, Georg et Heinrich. Georg, né en 1885, sera décrit par sa mère comme «beau et fort», de facture Kafka donc, alors que Franz est décrit comme «délicat», de facture Lôwy. Georg décéda à l'âge de deux ans d'une rougeole, alors que Franz avait quatre ans. Puis vint un troisième fils qui décéda d'une otite à l'âge de six mois. Le côtoiement suffisamment long de Georg permet de supposer une inscription mnésique chez le survivant. Ce prénom de Georg sera d'ailleurs utilisé à plusieurs reprises dans l'œuvre littéraire de F. Kafka pour désigner des personnages principaux, notamment dans le petit texte intitulé «Le verdict» dont je vous reparlerai.

Le contexte dans lequel se déroula l'enfance de F. Kafka est relaté dans la lettre au père, et peut se résumer sous cette formule: sans chaleur familiale. La garde des enfants était laissée aux différentes «bonnes» et les brèves apparitions du père laissaient pour trace principale celle des sarcasmes paternels.

Le père décrit dans la lettre est un père tyrannique, sans loi, malmenant le principe de raison, rappelant en cela l'Urvater de Freud ou encore, «le père la jouissance» de Lacan. Dans sa clairvoyance, F. Kafka apporte de l'eau au moulin de ce que P. Legendre a pu formuler à propos du principe de raison, sur la nécessité d'un marquage posant l'individu comme autre afin qu'il puisse exister comme sujet. La raison joue son enjeu sur ce terrain: «Donner à l'individu, par les procédures du forçage institutionnel, statut d'autre. La généalogie fait triompher le principe de non-contradiction contre l'autre logique, celle de l'inconscient, qui elle ignore ce principe» (11).

Citons maintenant F. Kafka: «Il ne restait plus personne en dehors de toi. Tu acquis à mes yeux cette dimension énigmatique qu'ont tous les tyrans, dont la raison fait autorité en vertu d'un droit fondé sur leur personne et non sur la pensée», ou encore: «Tu pouvais manquer de la plus élémentaire logique sans cesser d'avoir raison» (12).

Pour ce qui a trait maintenant à l'adolescence de F. Kafka et à son éveil au désir d'écrire, un épisode de son journal nous apporte quelques renseignements: «Un jour, j'eus l'intention d'écrire un roman dans lequel on voyait la rivalité de deux frères, dont l'un partait pour l'Amérique, tandis que l'autre restait dans une prison européenne. [...] Un Dimanche après-midi, comme nous étions chez mes grands-parents [...] j'écrivis quelque chose sur ma prison [...] je disais un mot de compassion pour le frère qui restait là, parce que c'était le bon frère. [...] L'un de mes oncles, volontiers moqueur, finit par prendre la feuille que je ne tenais plus que mollement, y jeta un bref regard, et me la rendit sans même rire, en disant simplement aux autres qui le suivaient des yeux: “Le fatras habituel, à moi, il ne dit rien.” [...] J'étais chassé de la société d'un seul coup, le jugement de l'oncle se répéta en moi avec une signification presque réelle [...]» (13).

On entrevoit dans ces lignes l'interrogation adressée par F. Kafka à sa famille au tournant de l'adolescence. Les trois générations sont en présence. L'interrogation porte sur ce double, dont F. Kafka ne pourra plus guère se déprendre. Le bon frère peut-être aux yeux du

père, mais aussi le frère mort. Retenons aussi le jugement de l'oncle, en lieu et place de substitut paternel qui apporte une confirmation de l'épisode de la pawlatsche * («J'étais donc un tel rien pour lui»).

Mais poursuivons notre repérage biographique. En 1901, alors que son souhait premier était d'entreprendre des études de philosophie, F. Kafka, âgé de dix-huit ans, va s'engager, après quelques semaines d'errance, en chimie, puis en allemand, enfindans des études de droit.

Voici ce qu'il en dit dans la lettre au père: «Ainsi les études de droits allaient de soi». Et voici, en contrepoint, le commentaire de P. Legendre: «Que F. Kafka me vienne en aide, lui qui a si bien placé, sans jargon, l'inévitable assurance sur le droit». Et de le citer : «Je me suis nourri spirituellement d'une sciure de bois que, pour comble, des milliers de bouches avaient déjà mâchée pour moi». Retenez, nous dit-il, «de ce petit texte l'énigme de son adresse: au père. Vers ce lieu logique, pivot de la fonction dogmatique, converge l'essentiel du juridisme» (14).

En effet, pourquoi ne pas avoir adressé ce texte sous la forme habituelle: «Lettre à mon père?» Tout simplement parce qu'il s'agit du Père, de l'Ancêtre à majuscule, du père Absolu, lieu de la Référence, et non du père dans la réalité.

Le moment me paraît venu de préciser sur quel trépied m'a semblé reposer la problématique de F. Kafka:

1. L'interrogation perpétuelle avec son double narcissique représenté par l'image du frère mort (Georg),
2. L'impossibilité dans laquelle il se trouve d'occuper une place de père potentiel, en accédant au mariage,
3. La tentative désespérée d'occuper toutes les places par son œuvre littéraire.

Sur ce dernier point, la lettre à Milena datée du 21 Juin 1920 nous apporte une précision: «Moi qui ne suis même pas sur le grand échiquier le pion d'un pion – une figure qui n'existe pas, qui ne participe même pas au jeu – je veux maintenant prendre la place de la reine, peut-être même la place du roi en personne, si ce n'est tout l'échiquier [...]» (15).

Son repli de plus en plus marqué des affaires du monde, contrebalancé par la création littéraire dont il finit par faire sa seule raison de vivre, tenteront de répondre, peu à peu, à ces trois impératifs dont on trouve une expression prégnante dans Le verdict, petite nouvelle écrite d'un seul trait de plume de 10 h du soir à 6 h du matin.

Essayons de restituer le contexte de sa rédaction. Le 13 Août 1912 F. Kafka rencontre, chez son ami Max Brod, Felice Bauer qu'il tentera durant cinq années d'instituer au rang d'épouse. Voici ce qu'il en dit: «Je l'ai pourtant prise pour une "bonne". Je n'étais d'ailleurs nullement curieux de savoir qui elle était, je l'ai aussitôt acceptée» (16).

Peu de temps après, dans la nuit du 22 au 23 Septembre, il rédige entièrement le texte du Verdict, auquel il ne retouchera pas. Selon son propre avis, jamais ne se reproduira une inspiration aussi intense. Le Verdict est la seule de ses œuvres dont il ne mettra jamais en doute la pertinence et la qualité. «Ce récit, notera-t-il, le lendemain dans son journal, en le comparant à un accouchement, est couvert d'ordures et de mucosités et moi seul ai la main qu'il faut pour atteindre le corps, je suis le seul à en avoir envie»(17).

A propos de ce récit, dont la traduction littérale du titre allemand Urteil serait plutôt «le Jugement», il y a lieu de souligner l'état de demi-conscience, de quasi rêve, dans lequel F. Kafka en effectue la rédaction. Texte annonciateur de la «Lettre au père», texte prémonitoire aussi puisqu'il faudra cinq années à F. Kafka pour constater son inaptitude au mariage et

simultanément son incapacité à vivre, sa tuberculose se déclarant le 17 Août 1917. Ce texte est à peu près contemporain de deux autres, *La métamorphose* et *Le Chauffeur*, et devait selon le souhait de l'auteur, faire partie d'un recueil qui aurait eu pour titre, le mot, on ne peut plus évocateur, de *Fils*. Trois fils, trois frères, trois figures du père, trois temps de la généalogie; la condensation, comme dans un rêve, est maximale.

Je ne résisterai pas à la tentation de vous en présenter un extrait montrant à quel point il s'agit là d'un moment d'écriture où les «pensées incidentes», les *Einfällen* de Freud, foisonnent – dans la scène de l'échange avec le père notamment –, mais aussi que ce texte contient tout ce qui sera mis en procès dans la lettre au père. Remarquons que, en allemand, le mot *prozess* peut signifier symptôme tout aussi bien que procès. Laissons la parole à F. Kafka:

- «N'est-ce pas, tu te souviens bien de lui?» dit Georg, en l'encourageant d'un signe de la tête.
 - «Suis-je bien couvert maintenant?» demanda le père, comme s'il n'était pas en mesure de vérifier lui-même si ses pieds étaient couverts comme il faut.
 - «Tu vois, tu te sens bien au lit», dit Georg en le bordant soigneusement.
 - «Suis-je bien couvert?» demanda le père encore une fois, il semblait guetter la réponse avec une particulière attention.
 - «Sois tranquille, tu es bien couvert».
 - «Non!», s'écria le père si vivement que la réponse parut rebondir sur la question; il rejeta sa couverture avec une telle force qu'elle sembla voler et se déploya toute entière et il se dressa debout sur le lit. Il ne se tenait que d'une main appuyée contre le plafond.
 - «Tu voulais me couvrir, je le sais bien, mon lardon, mais je ne suis pas encore entièrement recouvert. Et même si ce sont les dernières forces dont je dispose, c'est encore bien assez, c'est plus qu'il n'en faut pour toi. Bien sûr, je connais ton ami. C'est lui qui aurait été un fils selon mon cœur. C'est d'ailleurs pour cela que tu l'as dupé pendant toutes ces années. Sinon, pourquoi l'aurais-tu fait? Tu crois peut-être que je ne l'ai pas pleuré? [...] Heureusement, un père n'a besoin de personne pour apprendre à voir clair dans son fils. Et, après avoir cru flanquer ton père par terre, le flanquer par terre pour poser ton derrière sur lui et qu'il ne puisse plus bouger, voilà que Monsieur mon fils décide de se marier!» Georg leva les yeux sur l'épouvantail qu'était devenu son père. [...] «Mais, maintenant, malgré tout, ton ami n'est pas trahi!», s'écriait le père, et, pour appuyer cette affirmation, il agitait l'index de droite et de gauche. «C'était moi qui tenais sa place ici.»
 - «Comédien!», ne put s'empêcher de s'écrier Georg;
 - [...] – «Maintenant, il va se pencher», pensa Georg, «s'il allait tomber et se fracasser le crâne!» Ces mots lui sifflèrent à travers la tête.
 - [...] – «Le plus fort, c'est toujours moi, et de loin! Seul, j'aurais peut-être été obligé de reculer, mais ta mère m'a prêté sa force, avec ton ami j'ai conclu une magnifique alliance et ta clientèle, je l'ai ici dans ma poche!»
 - «Il a des poches même dans sa chemise», se dit Georg en pensant par cette réflexion le rendre impossible aux yeux du monde entier. Mais ce ne fut que la pensée d'un moment, il ne cessait de tout oublier d'un instant à l'autre.
 - «Accroche-toi au bras de ta fiancée et viens à ma rencontre! Je la balayerai d'un revers de main, comme tu n'en as pas idée!» [...]
- Puis, pour terminer cet extrait [...]
- «Tu sais maintenant que tu n'étais pas seul à vivre, jusqu'ici tu ne connaissais que toi! Tu étais au fond un enfant innocent, mais, encore plus au fond, un être diabolique. Et par

conséquent, écoute-moi bien: Je te condamne en cet instant à périr noyé» (18).

Cinq années plus tard, en Août 1917, quelques jours après son retour de Hongrie, où il avait séjourné en compagnie de son ami Max Brod, F. Kafka est pris d'une toux accompagnée de crachements de sang, premier symptôme de la tuberculose qui se déclarera un mois plus tard. Durant ces cinq années il se débatta, en fonction de l'importance accordée à sa mission créatrice, pour tenter de répondre à la question: pour ou contre le mariage?

Et le voilà qui écrit dans son journal: « A supposer que je doive mourir dans un proche avenir ou devenir totalement inapte à vivre [...] j'ai le droit de dire que je me suis déchiré moi-même. [...] Le monde – F. est son représentant – et mon Moi déchirent mon corps dans un conflit insoutenable» (19).

A Milena Jessenska, il écrira trois ans plus tard: «Les choses en étaient au point que mon cerveau ne pouvait plus supporter les soucis et les tourments qui lui étaient infligés. Il disait: “ Je renonce”; mais s'il est quelqu'un d'autre qui tienne ici à ma conservation qu'il me soulage d'une petite part de mon fardeau et nous ferons encore quelque temps. C'est à ce moment que le poumon s'est présenté, il n'avait pas grand chose à perdre apparemment. Ces débats de cerveau à poumon qui se déroulaient à mon insu ont dû être quelque chose de terrible» (20).

Puis, pour préciser ce qui s'agite derrière cette déchirure pulmonaire, cette lettre à Max Brod: «Je suis aujourd'hui avec la tuberculose dans le même rapport qu'un enfant avec les jupes de sa mère auxquelles il s'accroche» (21).

Comment mieux dire l'impossibilité de lâcher sur le désir incestueux, ou, pour le dire autrement, d'accepter la castration? A ce propos, P. Legendre indique : «Le marquage du sujet consiste à inscrire une division dans l'humain, à entrer dans la Loi, jouer la partie qui consiste à s'extraire de l'inceste en introduisant dans l'empire premier du Mutterstockum, le couteau séparateur, un discours tranchant. [...] Il s'agit de chirurgie mystique, de l'économie du «comme si», comme si le collage au Mutterstockum était un lien matériel à couper, alors que tout cela n'est qu'un montage, l'institution même du langage et son fonctionnement» (22).

Seulement, pour F. Kafka il est clair que ce père, Oedipus-Tyranos, lui-même affranchi des lois de la parole, ne peut procurer aucune limite. Or, tout fils se trouve être dans un rapport de créance avec la limite. Ou, pour citer encore P. Legendre, «Toute filiation par le sang se résout en filiation par la parole» (23).

La paternité sert à fabriquer de la mort symbolique. C'est-à-dire que le sacrifice dont il est ici question doit pouvoir «transformer le couteau réel en couteau de paroles» (24).

Je rappelle ce souvenir de F. Kafka, à propos du père, dans sa lettre: «Terrifiante était par exemple cette phrase que tu me répétais: “Je te déchirerai comme un poisson” (25).» Alors que la véritable filiation, sortie du règne animal, est celle qui institue le fils «sous l'égide de» (dans la traduction littérale latine: sous couvert du bouclier divin), soit «au nom de».

Et P. Legendre de rappeler que «la question élémentaire répétée par les générations successives est un discours de demande à l'adresse de la Référence, autrement dit du père» (26).

Entrer dans la parole et entrer dans la filiation constituent donc le recto et le verso de la même feuille. Il s'agit de sacrifier la même chose: le règne de la toute-puissance du sujet. Or, pour Hermann Kafka la parole n'est pas soumise au principe de raison, le principe de non-contradiction ne vaut pas pour lui.

J. Lacan le dit à sa manière: « Être sujet, c'est avoir sa place dans grand A, au lieu de la parole. Or, il y a un accident possible que désigne la barre mise sur le grand A, à savoir qu'il se

produise le manque de parole de l'Autre»(27).

Pour le Seigneur Kafka, traduction possible de Herr [...] Man, pas de possibilité de parler «au nom de» ... Le totem est, dans la ligne de Totem et Tabou, l'ancêtre absolu. Pour H.Kafka, l'origine juive est vécue sur le mode ambivalent du reniement ou, pour le moins, de la dérision. Dans La lettre au père, F. Kafka évoque ces pauvres poupées de chiffon, «ces vieilles poupées sans têtes» (28) que sont pour lui les rouleaux sacrés de la Thora.

Pour P. Legendre, «le point de rencontre entre le corps et le principe de la division c'est l'institution de l'image» (29), et l'image pose la question de l'homme «enlacé dans son désir». La nécessité de se déprendre de «l'enlacement à l'image narcissique» pose la question du père, soit de celui qui est enlacé dans le désir de la mère. La fonction paternelle doit venir opérer l'arrachement du sujet à lui-même, mais, pour ce faire, il faut que l'image narcissique soit capturée par l'image du père, au sens du père-ancêtre, situé en un point de perspective qui organise la structure.

La lettre de Juillet 1922 à son ami Max Brod permet de saisir comment, s'il en pressent la nécessité, F. Kafka ne peut effectuer cette déprise narcissique, l'initiative de cette action lui échappant.

Je cite: «Ce qu'il faut pour vivre, c'est simplement renoncer à jouir de soi-même, entrer dans la maison au lieu de l'admirer et de la couronner de fleurs. On pourrait objecter que cela c'est le destin et que ce n'est au pouvoir de personne» (30).

Ce en quoi il perçoit bien que ce sont les fata, les faits du destin, ou encore «les dires» des ancêtres (en latin, antecessores : ceux qui nous précèdent) qui sont en cause. La fonction paternelle ne peut remplir ici son rôle d'opérateur, comme «tenant lieu de», comme «au nom de», car Herrmann Kafka n'a pas renoncé à occuper toutes les places, et ne peut donc céder sa place de fils.

Une hypothèse me paraît pouvoir éclairer la notion de ce conflit à l'échelle de la Référence: celle de dire que le conflit va jusqu'au déchirement, ce mot étant à prendre dans son acception la plus crue, puisque le conflit ne trouve sa résolution que par le marquage sur le corps, le réel du corps, sous la forme de cette maladie des poumons. Je m'appuierai sur une remarque de P. Legendre quant à la différence radicale entre deux mondes de l'exégèse: l'exégèse juive d'une part, l'exégèse chrétienne d'autre part.

Le monde chrétien a élaboré sa propre règle d'arbitrage: le montage de la loi qui respire, Lex Animata, issu directement du modèle impérial romain. Un homme arraché à la descendance ordinaire se trouve promu à la place structurale.

Dans la tradition judaïque en revanche, une prévalence est donnée aux textes. L'ordre des textes, divisés et hiérarchiquement différenciés, demeure marqué du juridique et, comme tel, fait partie de l'ordre du vivant. A tel point que les juifs enterrent les livres liturgiques hors d'usage au cimetière.

Peut-on alors poser Hermann Kafka comme se prenant pour la loi qui respire, détaché de ses ancêtres, situé hors filiation? Et son fils, Franz Kafka, comme dépositaire de l'exégèse rabbinique et, de ce fait, rattaché à la tradition maternelle?

A ce titre, la production littéraire de F. Kafka est marquée de ce travail d'exégète.

Enfin, voici un tour d'écrou supplémentaire, selon la formule d'Henry James, imprimé à cette hypothèse. Accompagnons F. Kafka dans son ultime écrit et écoutons ce qu'il énonce durant les dernières semaines de sa vie. En mars 1924, il déclare à Robert Klopstock, son médecin et ami, venu de Prague pour l'assister: «Je crois que j'ai commencé à temps à étudier le couinement animal» (31).

Il est alors alité et l'infection a gagné le larynx. Il se trouve presque sans voix et ne communique que par l'entremise de petits billets manuscrits. Il est en train de terminer son dernier récit: Joséphine la cantatrice ou le peuple des souris.

Celui-ci s'achève sur ces mots: «Peut-être donc ne serons-nous pas très privés, mais [...] Joséphine délivrée du tourment de cet exil terrestre qui est pourtant à son avis un apanage des élus, ira se perdre joyeusement dans l'innombrable foule des héros de notre peuple, et, de plus en plus délivrée, comme nous ne faisons pas d'histoire, se verra bientôt enfouie dans le même oubli que tous ses frères» (32).

Liste des renvois bibliographiques

- (1) P. Legendre, *L'ineestimable objet de la transmission*, Paris, Fayard, 1985.
- (2) P. Legendre, *Le crime du Caporal Lortie*, Paris, Fayard, 1989.
- (3) F. Kafka, *Lettres à Milena*, Paris, Gallimard, 1986, p. 70.
- (4) F. Kafka, *Journal*, Paris, Grasset, 1954, p. 385.
- (5) F. Kafka, *Correspondance*, Paris, Gallimard, 1965, p. 25.
- (6) F. Kafka, *Journal*, p. 185.
- (7) F. Kafka, *Lettre au père*, Ed. Ombres, Toulouse, 1994, p. 37.
- (8) J. Lacan, *Le mythe individuel du névrosé*, *Ornicar?* n°17/18, Seuil, Paris, 1979.
- (9) F. Kafka, *Lettres à Felice*, Paris, Gallimard, 1960, Tome II, p. 829.
- (10) F. Kafka, *Lettres à Ottila*, Paris, Gallimard, 1965, p. 115.
- (11) P. Legendre, *L'ineestimable objet de la transmission*, op. cit., p. 153.
- (12) F. Kafka, *Lettre au père*, op. cit., p. 20.
- (13) F. Kafka, *Journal*, op. cit., p. 32/33.
- (14) P. Legendre, *L'ineestimable objet de la transmission*, op. cit., p. 16.
- (15) F. Kafka, *Lettres à Milena*, op. cit., p. 73.
- (16) F. Kafka, *Journal*, op. cit., p. 254.
- (17) F. Kafka, *Journal*, op. cit., p. 267.
- (18) F. Kafka, «Le verdict», in: *La métamorphose et autres récits*, Paris, Folio/Gallimard, 1989, p. 63 et suiv.
- (19) F. Kafka, *Journal*, op. cit., p. 116.
- (20) F. Kafka, *Lettres à Milena*, op. cit., p. 25.
- (21) F. Kafka, «Lettres à Max Brod», in: *Correspondance*, Paris, Gallimard, p. 196 et suiv.
- (22) P. Legendre, *L'Empire de la vérité*, Paris, Fayard, 1983, p. 198.
- (23) P. Legendre, *Les enfants du texte*, Paris, Fayard, 1992, p. 322.
- (24) *Ibid.* p. 323.
- (25) F. Kafka, *Lettre au père*, op. cit., p. 29.
- (26) P. Legendre, *L'Empire de la vérité*, op. cit., p. 303.
- (27) J. Lacan, *Le Séminaire, Le transfert*, Paris, Seuil, 1991,
- (28) F. Kafka, *Lettre au père*, op. cit., p. 55.
- (29) P. Legendre, *L'ineestimable objet de la transmission*, op. cit., p. 54.
- (30) F. Kafka, *Correspondance*, op. cit., p. 447 et suiv.
- (31) F. Kafka, *Correspondance*, p. 588.
- (32) F. Kafka, «Joséphine la cantatrice», in: *Le jeûneur et autres nouvelles*, Paris, Garnier-Flammarion, 1993, p. 112.